

Paul, la veille,
jeudi 2 juillet de l'année XXX

Je suis dans mon bureau, au premier étage de l'hôtel de Brienne. A côté de celui du Ministre. Juste à côté. Juste une porte à pousser. Et vue sur le jardin privé.

Pendant des années, je l'aurai désiré, ce bureau. Celui là. Uniquement celui-là. Institut d'Etudes Politiques de Paris. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Ecole Nationale d'Administration. Institut des Hautes Etudes sur la Défense Nationale. Mon périgée ressemble à un arbre généalogique où les sigles auraient remplacé les particules. Paul Defabre, descendant par sa mère de l'IEP et de l'EHESS, par son père de l'ENA et de l'IHEDN. Et me voilà. Dans ce bureau. A ce poste qui me va comme un gant. Directeur de Cabinet du Ministre de la Défense. A quarante quatre ans. Et depuis deux ans. Qui dit mieux ?

Ce n'est pas que je sois fier de moi. Mes proches s'en chargent. Mais je suis heureux. Pendant deux décennies, je n'ai rêvé que de ce bureau. Et je l'ai.

J'aime ce bureau. Cette vaste table Napoléon III, recouverte d'une plaque de verre taillée sur mesure. Cette grosse lampe dorée, en forme de candélabre à trois branches, qui répand sans discontinuer une lumière du même métal dans cette pièce, y compris lorsque le soleil donne, comme aujourd'hui. Ces objets, qui me rappellent le bonheur de vivre. Cette photo de ma femme, dans son encadrement parfait en argent poli. Cette petite ancre marine en bronze, qui me sert de presse papier, cadeau de l'épouse en photo. Ces trois parapheurs en sky bordeaux, bourrés de lettres à signer et de notes à valider. Ce sous-main en cuir dur, couleur châtaigne. Ce large fauteuil en daim souple, couleur tabac. Cette autre petite table, plus basse, plus fonctionnelle, sur laquelle repose un impressionnant visiophone aux allures de standard téléphonique. Ces fauteuils Louis XVI, en bois cerné, sur lesquels mes visiteurs ne s'assoient qu'avec précaution. Ces lambris, sur les montants des portes et au plafond.

J'aime tout, ici. Jusqu'au nom de lieu. Hôtel de Brienne. Connaît-on un seul autre pays au monde qui ait choisi un mot plus doux pour désigner le siège de sa Défense ? Vues de ce bureau, les opérations militaires sont des choses très délicates. Je ne dis pas abstraites : je vais souvent sur le terrain. Mais délicates, oui. Nous ne faisons plus la guerre, nous maintenons la paix. Il faut un bureau comme celui-ci pour le comprendre.

Et pourtant, aujourd'hui, un je ne sais quoi me tracasse. Pas le Ministre lui-même. Oh, lui c'est différent. Bien sûr, nous ne nous comprenons pas toujours. C'est un politique, lui. Un fonceur. Un tribun. Un tribal parfois, aussi, avec la horde de ses proches qui ont investi les allées du pouvoir dans leurs hardes de conseillers sans expérience. Un brutal. Le verbe coupant. La décision rapide. L'erreur facile, avec rattrapage incorporé.

Il ne saisit pas complètement les subtilités de la fonction à laquelle j'ai dédié ma vie. Cette fonction publique qui m'est devenue chose si privée. Mais enfin, nous parvenons à nous entendre. Par moment, nos relations ressemblent à de l'estime. Et cela me suffit. C'est lui qui m'a nommé à ce poste. Il n'est pas dans mes mœurs de couper la main qui m'a sacré.

Non, ce n'est pas lui qui me tracasse. C'est autre chose. Qui lui ressemble ou qui le concerne. Mais ce n'est pas lui. Je joue quelques instants avec la petite ancre en bronze. Je la laisse glisser de ma main gauche dans ma main droite. Je la regarde. Je la caresse. Je pense.

Je me décide d'un coup. Inutile de faire durer le moment. Je tourne le fauteuil vers le visiophone. J'appuie sur la touche bleue, en haut du clavier. Je laisse en mains libres. J'entends un numéro à trois chiffres se composer automatiquement. Deux tonalités. Puis le visage de Patrick Pilons apparaît à l'écran.

– Oui, Defabre ?

Il n'a jamais l'air commode lorsqu'il décroche. Ses sourcils épais, sombres, froncés, deux

larges rides verticales qui lui barrent les joues dans une parfaite symétrie et un menton saillant entaillé d'une fossette minuscule lui donnent en permanence les traits d'une caricature. Le tout est de s'y habituer.

- Monsieur le Ministre, je vous dérange ?
- Oui. Qu'est-ce qu'il y a ?
- Il vient encore d'appeler.
- Qui ça, il ? Soyez précis, mon vieux.
- Sunaj Saduj.
- Ah ?

L'espace d'un instant, les sourcils se sont imperceptiblement relâchés. La perplexité l'humanise, avant de laisser de nouveau place à la colère, qui est la marque de fabrique du bonhomme :

- Pourquoi passe-t-il toujours par vous, l'animal ? Il a mon numéro direct, non ?
- Il insiste pour procéder ainsi, Monsieur le Ministre.
- Et vous n'auriez pas pu me passer la communication ?
- Il a aussi insisté pour que je prenne moi-même le message.
- Vous-même, vous-même ! Vous en avez de bonnes, vous ! Il n'a pas voulu me déranger, c'est tout. Vous auriez dû lui dire qu'il ne me dérange jamais.
- Je vous le répète : c'est lui qui a insisté pour que je serve de relais. Vous savez, moi, je préférerais qu'il en soit autrement.

La voix de Pilons claque dans le haut-parleur :

- Ce n'est pas une question de préférence. Bon, qu'est-ce qu'il a dit ?

Ma voix s'étrangle. Je sais que je ne comprends strictement rien à ce que je vais raconter. Que le message m'est obscur. Que si le Ministre me demande la moindre précision, je serais ridicule. Que le confort de mon bureau ne pourra rien faire pour me préserver de cette horrible sensation. Toute honte bue, je reprends :

- Il a dit que c'était pour demain.
- Et ?
- Et qu'il fallait agir. D'urgence. Il a précisé " d'urgence ".
- Qu'est ce qu'il a dit exactement ?
- Il a dit : " Méduse doit se réveiller d'urgence ".
- Ah ... Bon, je vois.

Il en a de la chance. Moi je vois rien. Si ce n'est le visage fermé de Patrick Pilons, nettement embarrassé de devoir discuter avec un intermédiaire, fût-ce son directeur de cabinet. Qu'est-ce que j'y peux, moi, s'il me cache la moitié des secrets qu'il détient ou manipule ?

Il finit par lâcher :

- C'est ennuyeux, un délai si court.

Je me réfugie dans un ton sobre, en répondant :

- J'imagine.
- Et il n'a rien dit d'autre ?
- Si. Il m'a demandé de vous rappeler un proverbe ottoman. Attendez, je l'ai noté.

Je tire un petit papier griffonné que j'avais placé sous un parapheur, et je lis, d'une voix la plus neutre possible mais qui trahit quand même un léger tremblement :

- " Seul un grand malheur peut guérir d'un grand péril ".
- Il me casse les pieds, avec ses dictons, lui.

Bizarrement, il a dit cela sans colère. Au contraire, je vois sa lèvre inférieure dessiner une sorte de rictus carnassier. Je sais que cette complicité de babines ne s'adresse pas à moi mais, bien au-dessus de mon épaule reproduite sur l'écran symétrique qui repose sur le bureau du

Ministre, à cet étrange personnage, perdu dans des intrigues qui me dépassent et des proverbes qui m'effraient. Pour me donner une contenance, je répète :

- J'imagine, Monsieur.
- Bon. C'est tout ?
- C'est tout.

L'écran devient brutalement noir. Je le contemple quelques instants, comme hébété. Ces conversations me font mal. Elles me ramènent à ce que je suis, malgré la table Napoléon III, mon fauteuil en daim et les lambris au-dessus des portes : un technicien de luxe. Un spécialiste. Un homme admirable. Mais certainement pas un intime du pouvoir. Du vrai pouvoir. Je suis dans l'ombre du Ministre. Mais je ne suis pas un de ses hommes de l'ombre.

Je regarde encore l'écran aveugle du visiophone. Lorsque Sunaj Saduj appelle, je ne vois jamais rien d'autre que ce même rectangle noir. Il prend toujours grand soin de m'appeler à partir d'un téléphone portable, et d'en brouiller le numéro. Mais, bonsoir !, pourquoi tient-il à ce point à passer par moi pour transmettre ses messages à Pilon ? Je serais tellement plus tranquille si j'étais entièrement à l'écart de ces secrets. M'y mêler à demi a quelque chose de pervers. Ce qui correspond bien à sa voix, d'ailleurs. Une voix métallique, comme enrayée, et vaguement railleuse quand il me donne du " A bientôt, Monsieur le Directeur de Cabinet ", en fin de conversation.

Mon regard se détache de l'écran. Passe le long du sous-main, du presse papier, remonte vers la photo de Léa. En robe de mariée. C'était il y a neuf ans.